

ÉQUIPAGE DE BEAUMONT-LA-FERRIÈRE

2.

Le Rallye Saint-Hubert, qui chassait en forêt des Collettes, dans l'Allier, où les sangliers étaient rares, vint pendant une dizaine d'années, à partir de 1874, terminer ses saisons de chasse dans la Nièvre.

Cette société était présidée par M. Ernest de Combes, cousin de mon Père, et aussi passionné que lui pour la chasse à courre.

Les deux cousins ne manquaient jamais de s'envoyer le récit détaillé de toutes leurs chasses ; aussi, grâce à cette intimité, le déplacement fut vite organisé.

Le château de Sauvages situé à moins de 2 kilomètres de la Ferrière, était inoccupé depuis la mort de mon Grand-Père ; il comportait de vastes écuries et un grès grand chenil fort bien

installé. Il y avait donc tout ce qu'il fallait pour offrir l'hospitalité aux veneurs, à leurs chiens et à leurs chevaux.

Mon Père n'y mit qu'une condition, qui fut acceptée tout de suite : c'était que, pour éviter toute discussion, il serait entendu que Rabet aurait le commandement et serait considéré comme le premier piqueux des vautraits réunis.

Grâce à cela, tout marcha à souhait. M. de Combes avait pour piqueux Joseph Carle, homme très sérieux et connaissant Rabet depuis longtemps ; le vicomte Fernand de la Roche avait Basile, très bonne trompe comme son Maître, mais médiocre valet de limier. Les deux hommes qui conduisaient les chiens de M. Martine et de M. Chambon n'étaient que des valets de chiens à cheval ; l'un d'eux s'appelait Jean Talon ; j'ai oublié le nom du second.

En dehors des Maître d'Équipages, M. Charles de Chalaniat était un fidèle de tous les déplacements. M^{me} Martinet accompagnait son mari et suivait les chasses en voiture. M. Chambon était accompagné de son fils Julien, jeune et intrépide veneur.

Il y eut à cette époque des chasses magnifiques, suivies par une brillante assistance. J'aurais fort à faire pour nommer tous ceux qui ont suivi les laisser-courre.

Le comte Georges d'Arfeuilles, le baron du Peyroux, Émilien Toutée, le comte Raoul de Fontanges, le vicomte Gaspard de Chavagnac, venant de l'Allier ou du Puy-de-Dôme, puis, parmi nos voisins de la Nièvre, on peut citer le comte de Marcy, Charles du Verne, René Robert, baron de Balorre, Abel Métairie, Gabriel Tiersonnier, la vicomtesse de Savigny de Montcorps, etc.

Nos chiens étaient incontestablement les plus vites ; il y avait surtout une chienne, Rigolette, qui était toujours en tête.

La pauvre chienne avait reçu un coup de boutoir dans le cou et elle avait la voix cassée.

Rabet nous donne un jour un sanglier de 160 ; on décide de découpler tous nos chiens et ceux de M. de Combes, de meute à mort, puis on place un relais de trente chiens au carrefour de la Maupréonde, sous la direction des deux valets de chiens à cheval.

La place avait été bien choisie. Le sanglier, après quelques détours, prend son parti, le vent dans les fesses (vent du nord) et s'en va sauter, après une heure de chasse, à 50 mètres du relais. Les deux valets trouvent l'occasion bonne pour donner la tête à leurs chiens, et se hâtent de découpler sans attendre l'arrivée du groupe de chiens d'attaque. Mais les chiens du relais n'ont pas vu le sanglier, ils ont le vent de la chasse, ils rallient au bruit, et partent sur le contre avec toute la joie bruyante de chiens qui ont été hardés pendant longtemps. Ce flot entraîne avec lui presque tous les chiens d'attaque. Nous arrivons consternés au carrefour pour voir sauter tout juste huit chiens avec naturellement Rigolette en tête.

Rabet, déchaîné, accable les malheureux valets de chiens de toutes les épithètes les plus malsonnantes de son vocabulaire, et Dieu sait s'il était abondamment pourvu. Enfin, comme conclusion, il lance cette phrase : « Et maintenant qu'on ne vous revoie plus avant que vous n'ayez ramené tous ces étourdis. »

Le sanglier continue à fuir le vent dans le dos jusqu'aux limites de la forêt aux Chaumes d'Eugnes. Les huit chiens ne font pas grand bruit, mais ils sont soutenus par dix trompes qui sonnent sans relâche. Le sanglier se jette à droite dans les profonds vallonnements des fontaines de Vaux, il y trouve des fourrés dans lesquels il s'attarde, puis il passe à Souris, et va se faire battre dans un taillis en plaine, tout contre le village de Raveau.

L'occasion est bonne, les cavaliers s'échelonnent le long du bois et les trompes de sonner de plus belle ; nous arrivons à maintenir près d'une demi-heure le sanglier dans ce bois. Pour regagner la forêt, il faut qu'il traverse un champ en côte, de plus de 200 mètres.

Tout à coup j'entends un bruit formidable à ma gauche. C'est le sanglier qui a brisé la glace recouvrant le grand fossé entourant le bois. Notre animal traverse le champ et me voilà parti au galop, claquant du fouet comme je l'aurais fait pour arrêter un chien, et chargeant le sanglier pour le faire rentrer dans le petit bois. Mais bientôt les rôles sont renversés. Je suis vigoureusement chargé à mon tour et le sanglier, lancé en trombe, passe derrière la queue de ma bonne jument irlandaise Églantine.

La chasse rentre en forêt par la Bertherie, et bientôt nous entendons les valets de chiens descendant du Grand-Rond et nous ramenant les chiens. Un quart d'heure après nous sonnions l'hallali, sans jamais avoir laissé au sanglier le temps de souffler.

Une autre fois Rabet donne au rapport un sanglier de 150 au lieu dit les Prises. C'est un bois en bordure des champs, à un kilomètre du chenil et séparé du massif forestier par un chemin large comme une grande route.

Rabet me dit confidentiellement qu'il a une idée sur ce sanglier, qu'il n'est pas assez sûr pour l'annoncer et qu'il me dira à la première occasion s'il ne s'est pas trompé.

On découple tous les chiens au chenil. Les vautraits réunis comptent quatre-vingt-dix chiens, qui sont mis aux branches, et nous allons bien vite sur le chemin rural que la chasse doit forcément traverser.

Le sanglier saute à 100 mètres devant Rabet, qui se retourne

et me crie dans son langage pittoresque : « Je ne m'étais pas trompé ; mon sanglier a deux trous sous la queue. »

C'était une grande laie, en effet, qui nous fit une chasse endiablée : deux fois le tour de la forêt, en suivant, pour ainsi dire, son périmètre, sans jamais un retour, sans jamais se faire battre.

Nous finîmes par prendre cette laie, après cinq heures de chasse, à 500 mètres de Sauvages.

A aucun moment les chiens n'avaient eu l'occasion de se rameuter ; il n'y en avait que vingt-sept à la mort.